

LA POUSSE DE L'ESPOIR ET LA FLEUR D'AMOUR

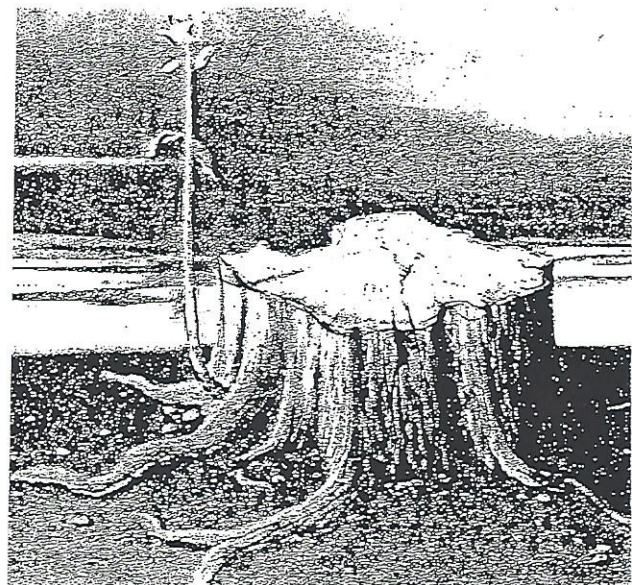
J'étais parti pour New York afin de participer à la soirée d'Ispahan, puis je me suis rendu à Los Angeles pour rencontrer les amis et la famille. A mon retour à Nice j'ai appris que le « Payam » N°378 qui datait du 2.08 qui m'avait été envoyé à mon adresse a été retourné vers New York avec la mention : « inconnu à cette adresse ».

Bien sûr, c'était une blessure narcissique ! Pour moi qui ai mon cabinet ici depuis 30 ans mais je me suis consolé à l'idée qu'en France les mois de juillet et août tout est à moitié endormi et se sont des intérimaires qui remplacent les professionnels. J'étais soulagé d'autant plus que Madame Dilmanian a eu la gentillesse moyennant 3 dollars et 20 centes de me renvoyer à nouveau ce numéro.

Saadi ne dit-il pas : « Si Dieu par sa sagesse ferme une porte, par sa miséricorde il en ouvre une autre » ?

L'éditorial du rédacteur en chef sur la haine de la culture avec en exergue le poème d'Ali Heidari m'a particulièrement intéressé et évoqué en moi deux associations d'idée. Le 2.08 c'est-à-dire exactement le jour de la parution du « Payam » dont j'avais failli être privé, je me trouvais à Los Angeles dans un restaurant. Mon attention a été portée sur un beau tableau signé par Zaman Zamani. Par le libraire voisin de ce restaurant j'ai pu trouver le numéro de téléphone du peintre à qui j'ai téléphoné pour lui dire mon désir de le rencontrer et de voir ses autres tableaux. Grâce à sa gentillesse et aidé par mon ami Iradj Laed, moins de deux heures plus tard, je me trouvais chez l'artiste en discussion avec lui et admirant ses œuvres. C'était un homme dans le sens noble du mot et non seulement un peintre. Iradj et moi chacun lui avons acheté un petit tableau (petit par ses dimensions). Pour ce qui me concerne, il orne depuis mon salon. Mais ce qui m'a frappé chez lui, c'était un tableau énigmatique nommé « Espoir ». Ce tableau représentait un arbre coupé avec une jeune pousse dans son coin avec des feuilles toutes fraîches. L'énigme de ce tableau disparaissait progressivement lorsqu'on regardait le tableau de plus près. En effet, la coupe de l'arbre représentait l'Iran. Vous remarquez exactement la représentation du poème d'Ali Heidari :

*« Je suis cette plante d'amour,
Si la rudesse de l'automne me sèche
Et me brûle mille fois,
A nouveau grâce à la chaleur du soleil
Et à la souplesse de la terre,
Une nouvelle branche poussera de mon corps. »*



Ce merveilleux poème qui décoré par la plume du poète, orne le salon de notre rédacteur en chef.

Je ne sais si Ali Heidari et Zaman Zamani se connaissent. Si le poète a vu ce tableau, ou si le peintre a entendu ce poème. Ce qui est certain, c'est que l'inconscient de ces deux hommes est imprégné d'une grande et vieille culture, qu'ils désirent autant l'un que l'autre de voir perdurer. Ce qui est bien loin des slogans sauvages et des discours absurdes que nous entendons ces temps-ci en Iran.

Au retour à Nice, j'ai reçu le « Payam » du 2.08, j'ai téléphoné immédiatement à Iradj qui a pu obtenir une photo de ce tableau et c'est avec l'autorisation de l'artiste, je vous le fais parvenir.

Quant à la deuxième association d'idée, cela remonte aux années 1970 où j'étais interne des hôpitaux psychiatriques et je devais rédiger un mémoire pour obtenir mon titre de psychiatre. A l'époque j'étais élève d'un maître qui s'intéressait à « l'art thérapie ». Je me suis donc intéressé aux dessins de schizophrènes mais la réalité était que j'étais parfaitement ignorant dans le domaine de la peinture et sur la vie des peintres. Mon maître qui avait senti mon hésitation dans le choix du sujet de mon mémoire, me dit : « Ne savez-vous pas que quand on ignore un sujet, il faut écrire un livre sur lui ?! ». C'est ainsi que je me suis donc mis dans la rédaction d'un mémoire sur les dessins de schizophrènes. Le matin je me rendais à l'atelier « d'art thérapie » je regardais les dessins et je tentais de pénétrer le mystère et le sens qui étaient cachés derrière ces créations. Un jour j'ai été frappé par les tableaux qui étaient accrochés au mur non pas par leur qualité esthétique mais par les commentaires qui les accompagnaient. Il s'agissait des extraits de l'épopée de Rostam et Sohrab et de Bijan et Manijeh. Il y avait également des commentaires de films et d'autres poèmes. Emu, j'ai demandé au responsable de l'atelier : « Vous avez un malade Iranien ici ? » « Pas du tout, me répond-il ».

Je travaille ici depuis 20 ans et vous êtes le premier Iranien que je connaisse en tant qu'interne. « Des malades Iraniens je n'en n'ai jamais vu ». J'insistais : « L'auteur de ces dessins est un Iranien ? » « Pas du tout, répondait toujours le responsable, l'auteur de ces dessins est un Palestinien chassé de Jérusalem et dont les parents ont été tués par les Israéliens ».

Lorsque j'ai lu l'observation médicale, j'étais à la fois triste et en même temps je ne pouvais m'empêcher de rire. Pourquoi ? Parce que ce Monsieur que nous allons appelé pour les besoins de l'anonymat, Monsieur Fantasma, avait été quelques mois auparavant le héros involontaire de « Nice Matin » qui pratiquement une fois par semaine écrivait à son sujet en gros titre : « L'homme au couteau du Paillon a encore frappé » ou bien « Hier soir encore une femme a été frappée au couteau sur le Paillon » et ainsi de suite. Au bout d'un certain temps nous avons appris que l'auteur de ces coups de couteaux a été enfin arrêté et mis en prison. Ainsi soulagés, les riverains du Paillon ont pu retrouver leur sommeil paisible. Naturellement ici comme dans d'autres pays civilisés, lorsque l'on trouve le comportement d'un individu incohérent, on demande une expertise psychiatrique. Un psychiatre a donc interrogé Monsieur Fantasma et a reproduit ces propos : « Toute la famille de ce jeune homme a été tuée par des militaires Israéliens. Il a réussi à quitter son pays et arriver à Nice, où il a décompensé sur le plan psychique et a eu des réactions violentes ». Mr Fantasma a donc été transféré de la prison de Nice à l'hôpital psychiatrique Ste Marie. Pendant des mois les responsables de l'Hôpital ont écrit aux Ambassades de la Jordanie, d'Egypte, de la Syrie et d'Irak. Naturellement, personne ne le reconnaissait comme un de ses ressortissants, et pour cause Monsieur

Fantasme était un Iranien originaire de Khousetan région Arabophone, et travaillait sur un bateau transportant des crabes et crevettes vers le Havre. C'est avec ironie que j'ai remarqué ce jour là qu' en Iran on se moquait des Français en les traitants de mangeurs de crevettes et de crabes alors que l'Iran lui même en était l'exportateur !

Bref, après avoir abusé d'alcool et s'être endormi Monsieur Fantasme avait raté son retour. Angoissé il avait tenté de chercher le soleil, il avait réussi a arrivé jusqu'à Nice, et à Nice, il avait commencé à délirer, nous connaissons la suite....

J'ai envoyé une lettre à l'ambassade d'Iran qui a immédiatement répondu en disant que la famille de ce monsieur en était en deuil depuis des mois. Il proposait d'envoyer un billet Nice-Téhéran pour Monsieur Fantasme ainsi qu'un billet aller-retour pour celui qui pourrait l'accompagner. C'est ainsi que grâce à Monsieur Fantasme, j'ai été invité par la fondation Farah Pahlavi et été reçu en Iran avec tous les honneurs.

Mais qu'elle était la cause de ce délire ? Cela nécessiterait une longue explication mais en un mot il faut savoir que les matériaux utilisés dans un délire sont les même utilisés dans le rêve. L'un et l'autre sont influencés par le milieu environnant : tout ce que nous avons vu, entendu et vécu depuis notre enfance. Monsieur Fantasme était influencé par les informations qu'il entendait en langue arabe s'est identifié après avoir raté son bateau, aux « Palestiniens malheureux » et pour se venger il s'attaquait aux femmes niçoises qu'il considérait comme symbole de luxure, de corruption et de vie facile.

André Malraux, l'écrivain français qui a été pendant un certain temps, ministre de la culture du Général de Gaulle, disait : « La culture c'est ce qui reste quand on a tout oublié ». Monsieur Fantasme avait tout oublié, son nom, celui de sa famille, le lieu de sa naissance, bref, son identité. Il avait perdu sa raison mais les poèmes de Ferdowsi, Nezami, Iradj Mirza n'avaient pas été effacés de sa mémoire, « ce reste », que André Malraux appelle la culture. Cette pousse d'amour qui apparaît sous le pinceau puissant de Zaman Zamani, et dans le merveilleux poème d'Ali Heidari.

ALAIN SALIMPOUR